

Ragoût de bœuf

Ensuite, j'allai toquer à la porte de l'auberge. J'attendis ce qui me sembla être une éternité, tremblant de froid sous la pluie battante, les pieds dans la boue. Je m'apprêtais à frapper de nouveau à la porte lorsque, soudain, un gros bonhomme souriant vint m'ouvrir et m'invita à l'intérieur.

« Bonsoir ! s'écria-t-il, vilain temps, n'est-ce pas ? Que voulez-vous ?

– Bonsoir, répondis-je sèchement, je voudrais manger et dormir.

– Certainement ! s'exclama-t-il, affichant toujours un large sourire, j'ai un ragoût de bœuf sur le feu et une chambre vide à vous louer ! Mais veuillez vous asseoir près du feu, vous m'avez l'air si fatigué ! »

Sa voix enjouée résonnait dans la petite pièce. Cependant, je remarquai que nous étions seuls.

« Il n'y a personne d'autre ici ? »

Le sourire de l'aubergiste sembla s'effacer un instant, laissant place à des traits crispés, puis sa voix défaillit. Mais son humeur joyeuse lui revint soudainement et il s'esclaffa :

« Non, ma foi, vous êtes bien imprudent de vous aventurer dehors par un temps pareil ! »

Je gardai le silence, préférant me réchauffer devant le foyer. Puis mon hôte se leva, comme tiré d'un rêve.

« Ah oui ! excusez-moi, j'allais oublier votre repas ! »

Il se dirigea derrière son comptoir, prit une louche puis me servit un liquide bouillonnant dont la chaleur m'était divine. Lorsque j'eus fini mon repas, l'aubergiste déclara gaiement :

« Cela fera trente francs pour la nuit et le repas ! »

Méchante somme... Cet ingrat me vidait la bourse tout en me souriant comme si de rien n'était ! Je payai donc de mauvaise grâce, puis il me conduisit vers des escaliers qui menaient dans un couloir, avec des chambres de part et d'autre.

L'aubergiste m'ouvrit la première porte en me souhaitant bonne nuit. Épuisé, je m'effondrai sur le lit.

Le lendemain matin, je me réveillai en sursaut en entendant des cris et des coups contre la porte :

« Ouvrez, gendarmerie ! »

Pris d'une soudaine peur, je me précipitai dans le couloir, dévalai les escaliers, me ruai vers la porte et l'ouvris, me trouvant nez à nez avec deux gendarmes.

« Monsieur, dit l'un, vous êtes en état d'arrestation.

– Excusez-moi, mais il doit y avoir quelque malentendu !

– Y a-t-il quelqu'un d'autre ici ? demanda l'autre gendarme.

– Non, rétorquai-je à travers mes dents.

– Laissez-nous passer ! » ordonnèrent-ils.

L'un d'eux entra en me bousculant, tandis que l'autre me surveillait. Je pensai un instant pousser le gendarme et m'enfuir sur mon cheval, quand je m'aperçus qu'il n'était plus dans les écuries ! Alors, l'autre gendarme, après avoir poussé un cri triomphant, revint et s'exclama :

« Monsieur, veuillez me suivre ! »

J'obéis, décontenancé par ce brusque réveil. L'officier me conduisit derrière le comptoir et pointa du doigt le corps de l'aubergiste, un gros couteau de boucher planté dans le cœur, son sourire effacé à tout jamais.

« Ce n'est pas moi ! m'écriai-je, cherchant une issue.

– Monsieur, un homme est venu à cheval cette nuit au poste de gendarmerie, assurant avoir entendu des cris en passant à côté d'ici. Vous dites qu'il n'y a personne d'autre, vous êtes donc le seul suspect possible : suivez-nous ! »

On m'avait volé mon cheval et j'étais accusé d'un meurtre ! C'en était trop. J'essayai de m'enfuir en sautant brusquement de côté, mais comme les deux gendarmes étaient de rudes gaillards, ils m'attrapèrent aussitôt. J'étais fait ! Ah, le porc ! Ce scélérat aura non seulement essayé de m'escroquer, mais il m'aura aussi

ôté la liberté ! Je m'en repentirais en prison, jusqu'à ce que la mort me trouve moi aussi, malheureux dans mon sombre cachot.

-Anatole